

Les citations de Freud renvoient aux "Gesammelte Werke"

L'exemple d'interprétation le plus convaincant selon Freud

Si l'on veut examiner la psychanalyse sans être trompé par un « effet d'étalage » – un exposé avantageux visant à « vendre » le produit –, il faut voir comment, sur un exemple *détaillé*, le praticien raisonne *in concreto*. Dans *Sur la Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud donne des exemples qui illustrent parfaitement sa méthode. Nous choisissons celui qu'il qualifie comme le plus convaincant. Il a l'avantage d'être court et de pouvoir être reproduit ici *in extenso*. Lisons :

« Je vais m'arrêter plus longuement aux analyses de nombres qui viennent à l'esprit (*Zahleinfällen*), car je ne connais pas d'autres observations qui puisse démontrer de manière aussi frappante (*so schlagend*) l'existence de processus de pensée hautement élaborés, entièrement ignorés par conscience, et parce que je ne connais guère de meilleurs exemples d'analyses dans lesquelles la participation du médecin (la suggestion), qui lui est souvent incriminée, puisse être exclue avec autant de certitude.

Je communiquerai donc l'analyse d'un nombre venu à l'esprit d'un de mes patients (qui a donné son accord), dont je dirai seulement qu'il est le plus jeune d'une famille nombreuse et qu'il a perdu, dans son jeune âge, son père qu'il admirait. D'excellente humeur au moment de l'expérience, le nombre *426718* lui vient à l'esprit et il se demande : "À quoi cela me fait-il penser ? D'abord un mot d'esprit que j'ai entendu : 'Lorsqu'on soigne médicalement un rhume, il dure 42 jours ; lorsqu'on ne le soigne pas, 6 semaines'". Cela correspond aux premiers chiffres du nombre $42 = 6 \times 7$.

Durant l'arrêt (*Stockung*) qui suit ce premier éclaircissement, j'attire son attention sur le fait que le nombre de six chiffres qu'il a choisi contient tous les premiers chiffres sauf 3 et 5.

Dès lors, il trouve sans tarder la suite de l'interprétation. "Nous sommes 7 enfants, je suis le plus jeune. 3 correspond au numéro d'ordre de ma sœur A., 5 à mon frère L. ; ils étaient mes deux ennemis. Enfant, je priais Dieu chaque soir de me débarrasser de ces deux tortionnaires. Il me semble à présent que je m'accorde la réalisation de ce désir : 3 et 5, le méchant frère et la sœur détestée sont omis".

— [Freud] Si le nombre représente la série de vos frères et sœurs, que doit signifier le *18* qui se trouve à la fin ? Vous n'étiez bien que 7 ?

— "J'ai souvent pensé que si mon père avait vécu plus longtemps, je ne serais pas resté le plus jeune. S'il y avait eu 1 enfant de plus, nous aurions été 8, et j'aurais eu après moi un enfant plus petit à l'égard duquel j'aurais joué le rôle de plus âgé".

Avec ce dernier élément le nombre se trouvait expliqué, mais il restait encore à établir la relation entre la première partie de l'interprétation et la suivante. Ce lien fut facile à trouver en partant de la condition nécessaire formulée à propos des derniers chiffres : si le père avait vécu plus longtemps. $42 = 6 \times 7$ signifiait le mépris pour les médecins qui n'avaient pu aider le père, donc exprimait sous cette forme le désir que le père ait survécu. À vrai dire, l'ensemble du nombre correspondait à la réalisation des deux souhaits infantiles concernant son cercle familial, que le méchant frère et la méchante sœur meurent et qu'un petit enfant vienne après eux ou, pour l'exprimer de la façon la plus concise : si seulement ces deux étaient morts à la place du père bien-aimé ».

En note, Freud ajoute : « Pour simplifier, j'ai omis quelques autres associations intermédiaires du patient, qui ne sont pas moins à propos » (On aimerait cependant les connaître pour voir comment Freud sélectionne ce qu'il estime opportun de publier...).

Un demi-siècle plus tard, Lacan déclare dans son célèbre texte sur la parole et le langage : « C'est à celui qui n'a pas approfondi la nature du langage que l'expérience d'association sur les nombres pourra montrer d'emblée ce qu'il est essentiel ici de saisir, à savoir la puissance combinatoire qui en agence les équivoques, et pour y reconnaître le ressort propre de l'inconscient » (1953, rééd. *in* 1966, 269).

Reconstruction ou construction ?

Pour Freud, le désir qu'un frère et une sœur soient morts à la place du père bien-aimé est la « cause » de l'énonciation du nombre 426718. Il croit que sa technique permet de découvrir ces éléments originaires comme celle du chimiste permet de découvrir les éléments invisibles (par exemple, l'oxygène et l'hydrogène) à la base d'un produit visible (l'eau). Il dit avoir appelé sa méthode « psychanalyse » « parce que “analyse”, qui signifie démontage, décomposition, fait penser à une analogie avec le travail du chimiste sur les substances qu'il trouve dans la nature ». Pour lui, « toutes les activités psychiques sont d'une nature hautement composée » et « le travail de l'analyste est de les ramener aux motions pulsionnelles qui les motivent » (XII 184).

On peut se demander quand s'est effectuée cette symbolisation des conflits affectifs du patient. Le nombre a-t-il été élaboré entre le moment où Freud a donné la consigne de son « expérience » (« citez un nombre au hasard ») et le moment où le patient a énoncé le nombre ? Dans ce cas, l'inconscient aurait fait les calculs sur le champ en vue d'articuler les contenus latents en un nombre-signifiant bien précis. Rappelons ces contenus : la plaisanterie relative au rhume, le mépris pour les médecins, le souhait de la mort d'un frère et d'une sœur, la mort du père, le malheur d'être le cadet, le désir déçu d'avoir un frère plus jeune. On ne voit pas comment on pourrait vérifier ou réfuter cette hypothèse. De toute manière, on peut dire qu'elle est pour le moins très audacieuse.

On peut aussi supposer que le nombre « 426718 » était en réserve depuis un certain temps. C'est la conviction de Lacan : « Si des nombres obtenus par coupure dans la suite des chiffres du nombre choisi, de leur mariage par toutes les opérations de l'arithmétique, voire de la division répétée du nombre originel par l'un des nombres scissipares, les nombres résultants s'avèrent symbolisants entre tous dans l'histoire propre du sujet, c'est qu'ils étaient déjà latents au choix où ils ont pris leur départ » (1966, p. 269).

Freud ne dit pas dans quelles conditions un nombre cité au hasard n'est *pas* le produit de processus inconscients. 419 - 13 - 729 825 - 4 - 86 812... voilà des nombres qui me viennent à l'esprit en ce moment (j'invite le lecteur à énoncer les siens). Lesquels sont le résultat d'une arithmétique inconsciente produite sur une série de significations ? Selon la logique freudienne, ils le sont tous. Une hypothèse alternative est que tous ces nombres, *après* avoir été énoncés, *peuvent acquérir* des significations soi-disant « profondes » (freudiennes, adlériennes ou autres) pour autant que l'on associe plus ou moins longtemps. Rappelons que Freud signale avoir omis quelques associations. Allaient-elles réellement dans le même sens que la conclusion ? En fait, parmi les associations, l'analyste sélectionne ce qui conforte son hypothèse. Il peut laisser ou faire associer suffisamment longtemps jusqu'à arriver à ce qu'il souhaite entendre.

Ainsi on peut penser que Freud est victime d'une *illusion rétrospective*. Sa méthode des associations libres est une méthode archéologique seulement en apparence, c'est une méthode pseudo-archéologique qui fournit des *récits cohérents et séduisants* de significations, mais elle ne peut pas garantir la mise au jour des véritables causes profondes d'un « signifiant » : nombre donné « au hasard », acte manqué, rêve ou symptôme névrotique.

Pour montrer qu'à partir d'un signifiant on peut toujours trouver, après coup, des significations qui semblent expliquer son apparition, je procède à un bout de « psychanalyse » personnelle qui démarre de la même série de chiffres. « 4 » me fait penser à quadrivium, les 4 disciplines de nature mathématique de l'université du Moyen Âge : arithmétique, géométrie, astronomie, musique. « 2 » me fait penser à l'opposition des sciences naturelles et des sciences humaines. « 6 » est le nombre de cours que je donnais à l'Université de Louvain. « 7 » est le nombre total de cours que je donnais à l'université (j'en donnais « 1 » à l'Université Saint-Louis). « 18 » est l'âge auquel je suis allé à l'Université de Louvain. L'absence de « 3 » et « 5 » me fait penser à « 35 », l'âge auquel j'ai rompu avec la psychanalyse, événement qui a créé un vide douloureux dans mes relations et dans ma pratique clinique. Passage pénible.

Ainsi, avec tous les mots, images et concepts dont nous disposons, nous pouvons toujours faire des associations selon une voie tantôt courte tantôt longue. Nous pouvons tout mettre en rapport avec

tout. Cette associabilité accommodante permet d'aboutir inmanquablement à une construction qui a du sens.

Concernant ma chaîne d'associations, on voit comment la première idée a induit les suivantes. Le débat sur la psychanalyse dont il est ici question est typiquement une affaire d'*universitaires*. Il pose la question du *dualisme* méthodologique (les méthodes des sciences humaines sont-elles radicalement différentes de celles des autres sciences ? ce qui n'est pas mon avis). Je pense évidemment à mon enseignement. Un adlérien pourrait juger que je souffre depuis l'enfance d'un « complexe d'infériorité » que j'essaie encore toujours de « compenser » en pontifiant, en associant « quadrivium » quand je suis invité à associer à « 4 », plutôt que de songer tout simplement aux 4 saisons ou aux 4 points cardinaux. En continuant à associer en présence d'un freudien, je finirais par arriver au thème de la sexualité. Je penserais par exemple que « 4 » est le nombre de phases distinguées par Masters et Johnson dans le « cycle sexuel » : excitation, plateau, orgasme, résolution...

J'invite le lecteur à lancer un nombre au hasard, puis à associer et à observer ce qu'il découvre. S'agit-il de signifiés qu'il avait « refoulés » ? Il pourra alors juger par lui-même si les idées produites à partir d'un « signifiant » sont nécessairement une *reconstruction* des processus qui étaient stockés dans les arcanes de l'Inconscient ou si elles sont une *construction* produite après coup à partir de ce signifiant. Certes, les associations subséquentes peuvent apparaître intéressantes ou très intéressantes, mais la question ici est de savoir si ces associations expliquent l'apparition du « signifiant ».

Freud sélectionne et transforme

Freud donne très souvent des interprétations qu'il présente comme des faits, sans expliciter comment il est passé d'observations à ses conclusions. Il le signale dans la préface de l'exposé du cas de Dora : « De façon générale, je n'ai pas présenté le travail d'interprétation qui devait être effectué sur les associations et les communications de la malade. J'ai seulement présenté les résultats de ce travail. Dès lors la technique du travail analytique n'a été dévoilée qu'en de rares endroits, excepté pour des rêves » (V 170). Dans l'exemple 426718, nous avons un aperçu des opérations qu'il effectue :

a) Freud sélectionne. Il est l'arbitre de la situation. Que ce soit pour l'interprétation ou pour la publication, il *choisit* ce qu'il juge révélateur ;

b) Freud transforme des éléments. Il estime entendre la « parole vraie » sous les déguisements. Le patient avait associé à 426718 : « un mot d'esprit que j'ai entendu : 'Lorsqu'on soigne médicalement un rhume, il dure 42 jours ; lorsqu'on ne le soigne pas, 6 semaines'' ». Freud interprète : « $42 = 6 \times 7$ signifiait le mépris pour les médecins qui n'avaient pu aider le père, donc exprimait sous cette forme le désir que le père ait survécu » ;

c) Freud imagine des relations. Le patient évoque, *d'une part*, le souhait de la mort d'un frère et d'une sœur et, *d'autre part*, le regret de la mort du père. Il combine les deux éléments et conclut : « si seulement ces deux étaient morts à la place du père bien-aimé ».

Notons que le psychothérapeute d'orientation scientifique opère, lui aussi, une sélection de ce qu'il croit important, explicite des éléments et établit des relations. Toutefois, il est, en principe, conscient de construire, alors que Freud s'imagine toujours faire émerger les contenus inconscients symbolisés ici par six chiffres, ailleurs par un rêve, un acte manqué, un symptôme. Pour le premier, les constructions sont des hypothèses de travail, tandis que Freud ne doute guère, ou si peu, de la justesse de son interprétation. Il écrit ici : « *À vrai dire* l'ensemble du nombre correspondait à... » et non : « L'ensemble du nombre, *en fonction de la technique utilisée, pourrait* signifier que... ». Un bon psychologue est en principe plus modeste : il pense que ses énoncés cliniques sont toujours relatifs à un point de vue, que ses énoncés sont *fonction d'une formalisation parmi d'autres* et doivent s'écrire au conditionnel.

Pour la suite, voir l'ouvrage p. 96 à 99 :

où on montre comment Freud suggère par ses interprétations, intervient directement dans le processus associatif, conditionne par sa théorie et conditionne par ses propres problèmes, le schéma familialiste et la mort.